
Albert Camus contre la rupture

Joseph Jurt

"Lorsque la violence répond à la violence dans un délire qui s'exaspère et rend impossible le simple langage de raison, écrivait peu avant sa mort Camus, le rôle des intellectuels ne peut être, comme on le lit tous les jours, d'excuser de loin l'une des violences et de condamner l'autre (...). S'ils ne rejoignent pas les combattants eux-mêmes, leur rôle (plus obscur, à coup sûr!) doit être seulement de travailler dans le sens de l'apaisement pour que la raison retrouve ses chances." ¹

On pourrait être tenté de transposer les propos de Camus écrits en pleine guerre d'Algérie, qui établissent une symétrie absolue entre les deux violences, sur la situation actuelle dans ce pays. Or il me semble qu'il faut résister à cette tentation. Même si l'on parle aujourd'hui d'une deuxième guerre d'Algérie et si tous les acteurs se réclament de cette référence historique pour légitimer leur stratégie, nous pensons que les situations sont extrêmement différentes: *"Pendant la guerre d'Algérie, il y avait une adhésion de masse à l'idée d'indépendance, ce qui n'est pas du tout le cas pour l'islamisme aujourd'hui."* ²

Il faut aussi renoncer, me paraît-il, à dénoncer Camus comme le fit dans le temps Albert Memmi parlant de lui *"comme colonisateur de bonne volonté"* ³. On devrait en même temps se garder d'une image hagiographique de l'auteur de *La peste* qui s'est beaucoup répandue, notamment dans les milieux scolaires. Camus doit être inséré à l'intérieur d'une histoire de l'Algérie ou plutôt des Français d'Algérie qui a pris fin avec l'Indépendance. On se concentrera ici surtout sur le fragment *Le Premier Homme* publié seulement en 1994. Il conviendra de se demander si le texte littéraire ne dit pas autre chose ou ne dit pas les choses autrement que les prises de position politiques de l'auteur transcrites par

Hiver 1996-1997

exemple dans les *Actuelles*. *Le Premier Homme*, écrit en pleine guerre d'Algérie, marque aussi le retour de l'Histoire ayant alors une urgence immédiate, l'Histoire qui a été évacuée dans les œuvres antérieures au profit du mythe — ce qu'un Roland Barthes avait reproché à *La Peste* n'admettant pas que la tyrannie, nazie en l'occurrence, fut métaphorisée, allégorisée. *Le Premier Homme* ce n'est pas seulement le retour de l'Histoire, c'est aussi le retour du sujet à travers un récit hautement autobiographique. Si Camus évoque son expérience à la troisième personne à travers un protagoniste nommé Jacques Cormery, il entend donner à son récit une dimension plus universelle, tout en lui conférant également la caution d'un témoignage personnel. Le nom de Cormery est par ailleurs le nom de sa grand-mère paternelle.

Il a fallu trente-quatre ans pour que cet ultime écrit de Camus arrive à ses lecteurs. Et c'est peut-être bien ainsi. Les amis de Camus estimaient à l'époque qu'il ne fallait pas publier ce manuscrit d'abord inachevé et comportant de nombreuses imperfections; la publication de ce brouillon aurait fourni des arguments supplémentaires aux adversaires de Camus et ils étaient nombreux. Notre attitude d'aujourd'hui est plus sereine, nous ne jugeons plus l'œuvre de Camus uniquement à travers le prisme de son attitude explicite au sujet de la guerre d'Algérie. On respectera plus l'épaisseur littéraire d'un texte qui est plus qu'une simple traduction d'une thèse et qui traduit par là une expérience plus complexe que ne fait prévoir telle ou telle prise de position. Le temps est venu de réévaluer Camus et son œuvre algérienne peut-être aussi à la lumière des événements actuels qui peuvent conduire à des jugements moins manichéens.

A l'époque, les jugements étaient plutôt tranchés; un François Gisselbrecht avait écrit après la mort de Camus le 11 février 1960, dans les colonnes de l'hebdomadaire du PCF *France-Nouvelle*: "*Depuis longtemps, il était devenu lointain. Sur les problèmes qui nous hantent, il se taisait, ou se refusait avec hauteur de prendre parti: rien sur la paix, rien sur l'Algérie. Prophète de l'absurde à vingt-cinq ans, il recevait à quarante-cinq le prix Nobel: le monde n'était plus absurde, il avait un sens; celui-ci: la bourgeoisie se devait de couronner un révolté — car on n'est plus écouté si on accepte tout — qui ne se révoltait plus contre rien, sinon contre les révolutionnaires; de couronner un Français d'Algérie qui avait préféré la "mesure" européenne au refus sans équivoque de l'injustice coloniale.*"⁴

La réaction de Jean-Paul Sartre, publiée le 7 janvier 1960 dans les colonnes de *France-Observateur*, a été plus digne: "*Nous étions brouillés, lui et moi, écrivit Sartre, une brouille ce n'est rien — dut-on ne jamais se revoir — tout juste une autre manière de vivre ensemble et sans se perdre de vue dans le petit monde étroit qui nous était donné.*" A la suite du débat lancé par *Les Temps Modernes* au sujet de *L'Homme révolté* en 1952, la rupture entre les deux penseurs avait été en effet définitive. Dépassant de loin une simple querelle d'auteurs, ce débat avait été un des grands moments de la vie intellectuelle française; ce débat permet peut-être aussi d'éclairer ou de comprendre la position de Camus au sujet de l'Algérie. Il s'agissait d'un débat politique et même philosophique de

fond. Camus niait qu'on puisse légitimer une violence dite progressiste au nom d'un "sens de l'histoire". Au fond, il s'agissait de l'éternel débat des fins qui justifieraient les moyens. Francis Jeanson reprochait alors dans *Les Temps Modernes* à Camus un "refus de l'histoire", une attitude moralisante et inefficace de belle âme. Et Jeanson demandait "*si les perversions de cette entreprise [l'URSS] ne sont pas dans le contexte actuel, préférables à son anéantissement pur et simple*". "*Vous avez donné tort à l'Histoire [...] et condamnant le genre humain, vous vous dressez à côté de lui*" avait écrit Sartre dans sa réponse à Camus⁵. Or celui-ci avait peut-être moins condamné le genre humain que la tentation prométhéenne. Inspiré par une conception rousseauiste, il pensait que l'homme, foncièrement bon, était perverti par l'histoire; pour lui l'histoire n'était pas progression, mais chute. Mais est-ce qu'il n'y a que la conception hégélienne d'un sens de l'histoire ou le refus de l'histoire comme espace de perversion?

Il y avait entre Sartre et Camus une différence de sensibilité partant de données biographiques similaires: à savoir l'absence du père. Pour Sartre, la relation avec l'autre est problématique et il se considère à partir de là comme son propre créateur: "*Je ne cesse de me créer*", écrivit-il dans *Les Mots*; "*je suis le donateur et la donation. Si mon père vivait, je connaîtrais mes droits et mes devoirs; il est mort et je les ignore*."⁶ Pour Camus en revanche, la relation avec l'autre est une expérience positive et il affirmera devoir tout aux autres, et d'abord à sa famille: "*Par son seul silence, sa réserve, sa fierté naturelle et sobre, cette famille, qui ne savait même pas lire, m'a donné alors mes plus hautes leçons, qui durent toujours*", avait-il écrit dans la préface au recueil *L'Envers et l'Endroit*⁷. Sa famille c'est une famille de Français d'Algérie et c'est d'abord leur expérience qui était aussi son expérience qu'il transcrira dans son projet *Le Premier Homme*.

Camus était Français d'Algérie et il en était fier. Il ne reniait pas cette origine et il pensait que c'était aussi sa chance que l'Algérie n'était pas pour lui, un problème, mais une expérience personnelle: "*L'une des chances principales est justement le fait d'être né en Algérie*", déclara-t-il en 1958. "*J'ai eu l'occasion de dire que je n'avais rien écrit qui, de près ou de loin, ne se rattache à cette terre, en l'occurrence je n'ai exprimé qu'une chose que je sens profondément*."⁸ Camus avait pris parti au sujet de l'Algérie à travers une série d'articles publiés dans *L'Express* en 1955 et 1956. Il y exprimait la gravité de la situation et la nécessité de prendre des décisions rapides, "*une libre confrontation des forces qui sont en présence*". Sa reconnaissance des rebelles algériens comme interlocuteurs valables fut considérée comme une trahison par beaucoup de ses compatriotes algériens d'origine européenne. Lorsqu'il vint à Alger le 22 janvier 1956 prononcer son *Appel pour une trêve civile en Algérie*, il fut, comme le relate Emmanuel Roblès, "*insulté par des Européens, protégé par des commandos du FLN et menacé d'enlèvement par l'OAS*"⁹. L'échec de ce "travail de désintoxication" fit naître en lui un sentiment de découragement et il se replia alors dans un silence presque total, silence qu'on comprenait mal à l'époque. En témoigne la réaction d'un Bernard

Pingaud publiée dans le *Figaro littéraire* du 26 octobre 1957: "*Ce révolté est aussi un académicien. Je ne lui en ferais pas grief si l'on n'en avait pas fait un maître à penser. Or son attitude actuelle me paraît au moins ambiguë. Pour mettre les points sur les 'i', je regrette profondément qu'il ait cru devoir, depuis deux ans, s'abstenir de tout commentaire sur un problème qui le concerne plus encore qu'aucun d'entre nous: l'affaire de l'Algérie. Quand on a une "autorité", une "influence", il faut les exercer jusqu'au bout.*"¹⁰ Si Camus se taisait, c'est qu'à son avis, comme il le déclare à Stockholm, dans un climat de haine, "*les interventions des intellectuels attisaient encore la terreur.*" A Stockholm encore, il avait répondu à un jeune partisan du FLN: "*J'ai toujours condamné la terreur. Je dois condamner aussi un terrorisme qui s'exerce aveuglément dans les rues d'Alger par exemple, et qui un jour peut frapper ma mère ou ma famille. Je crois à la Justice, mais je défendrai ma mère avant la justice.*"¹¹ Cette dernière phrase, maladroite dans sa formulation, a été isolée de son contexte et retournée contre Camus. Défendre des gens semblables à sa mère, était-ce vraiment un plaidoyer pour l'injustice? Camus espérait jusqu'à la veille de sa mort que, dans l'Algérie de demain, il y aurait place pour tous ceux qui avaient fait cette terre. Pris entre le marteau du mouvement nationaliste et l'enclume du contre-terrorisme suicidaire, Camus représentait une troisième voie, celle des libéraux, mais celle-ci n'était plus qu'une impasse. En 1958, il intervenait encore une fois avec la publication d'*Actuelles III* où il exprimait sa conviction qu'il serait possible de créer une Algérie juste, fédérée avec la France: "*Une Algérie constituée par des peuplements fédérés, et reliée à la France, me paraît préférable, sans comparaison possible au regard de la simple justice, à une Algérie reliée, à un empire d'islam qui ne réaliserait à l'intention des peuples arabes qu'une addition de misères et de souffrances et qui arracherait le peuple français d'Algérie à sa patrie naturelle [...]. A tout prix, il faut apaiser ces peuples déchirés et tourmentés par de trop longues souffrances. Pour nous, du moins, tâchons de ne rien ajouter aux rancœurs algériennes. C'est la force infinie de la justice, et elle seule, qui doit nous aider à reconquérir l'Algérie et ses habitants.*"¹²

La solution fédérale proposée par Camus pour l'Algérie était alors dépassée. "*Son erreur, estime Jacqueline Lévi-Valensi, reposait peut-être sur une analyse qui tenait plus compte de l'Algérie qu'il avait connue au moment de ses premiers engagements politiques, en 1934, que de celle de 1954.*"¹³ De cette Algérie qu'il avait décrite dans son grand reportage de 1939 *Misère en Kabylie* où il avait dit ceci: "*Ce peuple n'est pas inférieur sinon par la condition de vie où il se trouve, et nous avons des leçons à prendre chez lui.*"¹⁴

C'est dans ce contexte du débat au sujet de la guerre d'Algérie qu'a été conçu *Le Premier Homme* dont le manuscrit a été trouvé dans la serviette de l'écrivain avec quelques photos, des livres tels le *Gai Savoir* de Nietzsche et une édition scolaire d'*Othello* au moment de son accident mortel en 1960. C'est un roman du retour, du retour vers l'enfance et la jeunesse algérienne, retour aussi vers le passé colonial et en même temps une transposition du mythe du commencement. Il avait pensé à ce projet dès le milieu des années 50; en témoigne une lettre adressée à son ami et

maître Jean Grenier du mois d'août 1955: "J'essaierai d'écrire un roman *"direct"*, je veux dire, qui ne soit pas, comme les précédents, une sorte de mythe organisé. Ce sera une *"éducation"*, ou l'équivalent. A quarante-deux ans, on peut s'y essayer."

Le véritable point de départ a été cependant une expérience authentique que l'écrivain avait déjà transcrite dans ses *Carnets* en 1951, qu'il avait déjà cherché à objectiver comme un éventuel sujet de roman en se servant de la troisième personne: "Roman [...] A 35 ans le fils va voir sur la tombe de son père et s'aperçoit que celui-ci est mort à 30 ans. Il est devenu l'aîné. Les Arabes couchés ici. Et oubliés de tous."¹⁵ Il s'agit bien sûr de la tombe de son père à Saint-Brieuc qui avait été blessé à la bataille de la Marne pour mourir le 11 novembre, à la veille de ses 29 ans. L'orphelin qui pensait être le premier homme, découvre devant la tombe, que quelqu'un l'avait précédé: "Tout homme est le premier homme, personne ne l'est", avait écrit Camus dans ses *Cahiers* en décembre 1954¹⁶. Le sentiment d'être au commencement est fondamental pour ceux qui ne sont pas insérés dans une tradition, ceux dont la vie n'a pas été retenue par la mémoire collective et dont l'activité est promise à l'oubli. Il est significatif que Camus évoque non seulement son père mais aussi les tombes des Arabes morts en France et pour une France lointaine: "Les Arabes couchés ici. Et oubliés de tous."¹⁷ A ces Arabes oubliés correspondent dans le Cahier de notes et plans du *Premier Homme* les tombes des "colons" en Algérie: "Dans le département de Constantine, les deux tiers des colons sont morts sans presque avoir touché la pioche ou la charrue. Vieux cimetière des colons, l'immense oubli."¹⁸ La tâche de l'écrivain est, aux yeux de Camus, d'arracher de l'oubli ceux qui ne sont portés par aucune tradition; il parle dans son *Cahier de notes* d'un mystère qu'il entend éclairer. L'absence de noms des pauvres est en même temps un défi pour l'écrivain issu de leur univers qui — paradoxalement — ne peut parler d'eux quand il ne fait plus partie de leur monde: "Arracher cette famille pauvre au destin des pauvres qui est de disparaître de l'histoire sans laisser de traces. Les Muets. Ils étaient et ils sont plus grands que moi."

Dans son *Cahier de notes*, Camus avait prévu un roman en trois parties. D'abord une première partie intitulée "Les Nomades" en trois mouvements qu'il exécutera dans le fragment que nous possédons aujourd'hui. Pour la deuxième partie intitulée "Le Premier Homme" il entendait évoquer l'adolescence et "L'homme" à propos duquel il précise: "L'Action politique (l'Algérie, la Résistance)". Une troisième partie devait porter le titre "La Mère" et dans son plan l'auteur note: "Dans la dernière partie, Jacques explique à sa mère la question arabe, la civilisation créole, le destin de l'Occident."

Ce qui frappe ici c'est que dès son premier projet, Camus conçoit l'itinéraire d'un individu à la recherche de son identité ("*une éducation*", comme il disait). Cette recherche est insérée dans une histoire de l'Algérie française de 1870 à la guerre d'indépendance. Cette insertion de l'itinéraire du protagoniste dans l'histoire de sa famille et celle de son peuple — ou des deux peuples d'Algérie — est soulignée dans un autre

passage du cahier préparatoire: "*Les deux nationalismes algériens*", avait noté Camus en soulignant le mot deux: "*L'Algérie entre 39 et 54 (rébellion). Ce que deviennent les valeurs françaises dans une conscience algérienne, celle du premier homme. La chronique des deux générations explique le drame actuel.*" Cette dimension devait conférer au roman sa profondeur épique. Camus appelait devant des amis sa future œuvre sa "Guerre et Paix". La guerre d'Algérie est présente dans les passages qui évoquent le retour du protagoniste à Alger à la fin des années cinquante. En pleine conversation avec la mère éclate une bombe: on entend des cris, le hurlement des ambulances. Un petit ouvrier menace alors un Arabe: "*Cette sale race [...] Vous êtes tous de mèche.*" Le protagoniste fait entrer l'Arabe dans le café d'un ami: «"*Il n'a rien fait*", dit Jacques». A travers cette scène s'esquisse probablement l'image rêvée du médiateur entre les groupes. La recherche du passé entreprise par le protagoniste est détruite par la violence du moment. C'est l'Histoire qui entre massivement et c'est la fin de l'image classique et du mythe de la Méditerranée. La violence est évoquée — et c'est significatif — à travers la réaction de la mère. "*Elle était maintenant toute droite toute blanche [...]. Deux fois cette semaine, dit-elle: J'ai peur de sortir*". Sa réaction est celle des gens simples: la résignation: "*La vie tout entière était faite d'un malheur contre lequel on ne pouvait rien et qu'on pouvait seulement endurer*". Elle ne veut tout de même pas quitter l'Algérie où elle avait toujours vécu: "*Le danger pouvait lui serrer le cœur, elle l'endurait, comme le reste*". Il est significatif que Camus transcrive la guerre d'Algérie à travers une perspective personnelle et ne la traite pas comme un problème abstrait. Le protagoniste éprouve une expérience similaire lorsqu'il se rend à l'intérieur du pays vers Mondovi où il entend visiter son lieu de naissance, la ferme où il a vu le jour. Mais personne ne connaît plus son père, la vieille ferme a été abattue. "*Ici on ne garde rien. On abat et on reconstruit. On pense à l'avenir et on oublie le reste*". Mais dans le contexte, même l'avenir n'est plus assuré. Un colon affirme que sous peu, il n'y aura plus aucun Français. C'est l'état de guerre qui règne. On évoque des massacres et des exécutions de rebelles et de pieds-noirs. Le retour vers le lieu de naissance n'ouvre plus la perspective d'une innocence adamique, mais la guerre de tous contre tous. Dans une esquisse du roman, Camus avait prévu la semence de la violence: "*Chapitre à reculons. Otages villages Kabyle. Soldat émasculé, ratissage, etc., de proche en proche jusqu'au premier coup de feu de la colonisation. Mais pourquoi s'arrêter là? Caïn a tué Abel*".

L'auteur n'entend pas glorifier l'histoire de la colonisation; elle est placée dès le début sous le signe de la violence — "le premier coup de feu". Mais en même temps, on a l'impression que l'écrivain s'enfuit dans le mythe en évoquant Caïn, figure emblématique renvoyant à une violence innée. En plaçant l'histoire de la colonisation sous le signe de Caïn, Camus conçoit de toute façon l'histoire comme une chute, s'oppose à l'idée d'un progrès vers un avenir meilleur. Le protagoniste apprend l'histoire d'un colon qui, ayant reçu l'ordre d'évacuer ses terres, avait pendant trois jours arraché les vignes sur toute l'étendue de sa propriété: "*Puisque ce que nous avons fait ici est un crime, il faut l'effacer*". Un

autre colon affirme en revanche sa volonté de rester, une intention que justement les Arabes arriveront à mieux comprendre: "*On est fait pour s'entendre. Aussi bêtes et brutes que nous, mais le même sang d'homme. On va encore un peu se tuer, se couper les couilles et se torturer un brin. Et puis on recommencera à vivre entre hommes. C'est le pays qui veut ça*". A travers les paroles du fermier s'esquisse donc l'idée d'une entente entre les deux communautés, en-deçà du juridique et du politique, qui relèverait du sol et du sang¹⁹. Une entente fondée sur l'ordre du sol et du sang ne relève-t-elle pas de l'irrationnel, de cette philosophie du Midi qui, en glorifiant la terre et le soleil, nie l'histoire?

Toujours est-il qu'à travers les paroles des fermiers, implicitement approuvées par l'écrivain, s'exprime la conviction — volontariste — que la terre d'Algérie a engendré "*une même race de frères antagonistes mais inséparables*"²⁰. Cette volonté d'entente a été déjà soulignée par l'auteur au moment de l'attentat où l'Arabe menacé a été caché par un patron de café. La même attitude est soulignée lorsque, aussitôt après l'attentat, une mercière accueille une famille arabe. L'auteur multiplie dans le roman les signes évoquant des traits reliant les deux communautés; la vie du quartier pauvre est identique pour les uns et pour les autres; dans la rue dominicale les ouvriers rencontrent des Arabes "*pauvres eux aussi*". Les spectateurs du cinéma sont "*arabes et français*".

Le roman de Camus, c'est d'abord le roman des Français d'Algérie. Dans son ouvrage *Les Français d'Algérie*, Pierre Nora avait déjà parlé en 1961 de *L'Étranger* comme du "*chef d'oeuvre de la littérature algérienne*": "*L'Étranger: c'est le titre même du seul grand ouvrage écrit en Algérie par le seul grand écrivain français d'Algérie*"²¹. La condamnation à mort que Camus inflige à Meursault devient, selon le même auteur, "*l'aveu troublant d'une culpabilité historique et prend les allures d'une anticipation*"²². C'est cependant proposer une interprétation trop univoque qui ne tient pas compte de la complexité de l'ouvrage.

Toujours est-il que le roman *Le Premier Homme* entendait nuancer l'image toute faite que beaucoup de métropolitains se faisaient d'une Algérie "*peuplée d'un million de colons à cravache et à cigare, montés sur Cadillac*"²³. Les Français d'Algérie, la famille du protagoniste vivant à Belcourt, ce sont d'abord des pauvres; lors de sa recherche au sujet de son origine, le protagoniste constate que les siens ne sont pas des établis, mais des Nomades — tel le titre prévu pour la première partie. Le protagoniste, "*émigrant, enfant d'émigrants*", est né au moment d'un déménagement; il cherchera à travers la reconstruction de l'histoire de la famille à s'insérer dans une filiation, le titre "*La recherche du père*" suggérant une similitude formelle avec l'entreprise proustienne, entreprise beaucoup plus difficile cependant, voire vaine: "*La mémoire des pauvres est moins nourrie que celle des riches, elle a moins de repères dans l'espace puisqu'ils quittent rarement le lieu où ils vivent, moins de repères aussi dans le temps d'une vie uniforme et grise [...] Le temps perdu ne se retrouve que chez les riches*".

Le protagoniste cherche à trouver les traces de son père à Mondovi, mais celles-ci se perdent dans celles de ses ancêtres émigrés après 1871 de

l'Alsace occupée vers l'Algérie pour recommencer, comme Premiers Hommes, qui restent cependant sans nom et sans tradition: *"Ils s'y étaient trouvés sans passé, sans morale, sans leçon, sans religion mais heureux de l'être dans la lumière [...] Ils avaient disparu sans laisser de traces, refermés sur eux-mêmes"*. Ces inconnus partagent le sort du père mort, *"loin de sa patrie de chair"* et celui du fils, *"rendu lui aussi à l'immense oubli qui était la peine définitive des hommes de sa race, le lieu d'aboutissement d'une vie commencée sans racines"*. Le fils ne trouvera pas son père, son *Premier Homme*, ni les *Premiers Hommes*, ses ancêtres. Le fils est renvoyé à lui-même; il n'y a pas de *Premier Homme*, ni traditions, ni traces. *"Sur la terre de l'oubli où chacun était le premier homme [...] Lui-même avait dû s'élever seul, sans père, sans traces et sans tradition"*. L'auteur ne suggère-t-il pas par là — loin de tout triomphalisme — toute la précarité de l'entreprise coloniale bâtie littéralement sur le sable: *"La Méditerranée séparait en moi deux univers, l'un où dans les espaces mesurés les souvenirs et les noms étaient conservés, l'autre où le vent de sable effaçait les traces sur de grands espaces"*. Si les ancêtres — les petits colons — dans la présentation de Camus n'ont pas laissé de traces, c'est qu'ils n'étaient pas venus en conquérants. L'auteur tient à souligner que *"les premiers venus qui avaient accepté de rendre service [au père du protagoniste] avaient des noms de banlieusards parisiens, oui, mais quoi d'étonnant puisque Solférino [la ferme en question] avait été fondée par des quarante-huitards ."* D'autres étaient venus plus tard *"dans les mêmes conditions, avec les mêmes souffrances fuyant la misère et la persécution. [...] Tels les Espagnols, de Mahon, d'où descendait la mère de Jacques, ou ces Alsaciens qui en 1871 avaient refusé la domination allemande et opté pour la France, et on leur avait donné les terres des insurgés de 71, tués ou emprisonnés, réfractaires prenant la place absurde des rebelles"*. Les colons sont ainsi présentés surtout comme des exilés, des proscrits, bref des victimes. Il n'y a pas un premier état édénique. Si les quarante-huitards avaient conquis la terre, ils s'inséraient dans une histoire violente depuis toujours. Le vieux docteur remarque ainsi: *"Ils avaient coupé les couilles des premiers Berbères, qui eux-mêmes.. et alors on remonte au premier criminel, vous savez, il s'appelait Caïn."* Et le narrateur évoque *"l'immense cohue des conquérants maintenant évincés qui les avaient précédés sur cette terre et dont ils devaient reconnaître maintenant la fraternité de race et de destin"*. Le destin commun de conquérants et de vaincus à la fois, et surtout l'histoire tragique d'une migration sans fin devraient unir Arabes et Européens.

Mais qui sont-ils les Arabes dans le roman? Dans l'œuvre antérieure, Camus a été, à leur sujet, comme le remarque Jean Sarocchi, d'*"un extrême laconisme"* ²⁴. Aux yeux du même auteur, il faut constater *"une rupture entre l'homme politique et l'homme de lettres: il y a un Camus sympathisant avec l'Arabe humilié, lui consacrant des articles chaleureux, et un Camus qui, de ses écrits, l'élimine, ou l'y abaisse dans des rôles louches"* ²⁵. Cependant dans *Le Premier Homme* s'esquisse une image plus complexe de l'Arabe à la fois très proche, tutélaire et irréductible et menaçant (dans le contexte d'une révolution). Mais il y a dès le début une

scène significative où le narrateur évoque son père Henri Cormery. «*"Donne-moi les rênes", dit l'homme. 'Comme tu veux" dit l'Arabe. Il lui passa les rênes, l'homme l'enjamba pendant que le vieil Arabe se glissait sous lui vers la place qu'il venait de quitter*». Dans l'œuvre camusienne, les Arabes sont vus en fin de compte de l'extérieur, à partir de la perspective des Français d'Algérie. Et pourtant *Le Premier Homme*, estime encore Jean Sarocchi, *"est sa première tentative sérieuse pour ouvrir son monde fictif au multiple et millénaire Maghreb, et si, au lieu d'en dénombrer les lacunes ou d'en examiner les détours, on y trouvera la germination du seul mythe que l'Algérie coloniale pouvait se donner"* ²⁶. Sa position, Camus l'avait peut-être le mieux transcrite dans la nouvelle *L'Hôte* qui se situe à un moment où l'*"on parle de révolte prochaine"*. Daru, qui sonne comme Camus, l'instituteur, se désolidarise de l'appareil judiciaire en laissant au meurtrier arabe la liberté de s'en aller vers la prison ou de refuser cette voie. L'instituteur s'était aliéné par ses hésitations le gendarme français sans gagner la sympathie des Arabes. A son retour il retrouve le verdict inscrit au tableau noir: *"Tu as livré notre frère. Tu paieras"*. Leçon plus désespérée que celle des écrits politiques de Camus. Camus entre le marteau et l'enclume; l'épilogue de *L'Hôte* traduira sa situation, sa vérité peut-être: *"Dans ce vaste pays qu'il avait tant aimé, il était seul"* ²⁷.

Maintenant que les passions de cette époque commencent à s'apaiser non s'en avoir généré d'autres, on pourra peut-être procéder à une réévaluation de Camus. La tradition critique nous avait habitués à placer les auteurs de part et d'autre de la frontière ethnique qui constituait le clivage le plus important de la société coloniale. Un interprète algérien d'aujourd'hui, Naget Khadda se dit, après la lecture du *Premier Homme* "à la fois bouleversée par le témoignage poignant d'un vécu terrible et authentique et troublé par l'étrange similitude de l'univers construit par les confidences de l'auteur de *L'Étranger* et celui dans lequel nous plonge la narration de ses contemporains algériens". Avec ce roman posthume, affirme le même auteur, "s'ouvre un espace dialogique ambigu, trouble, qui exhibe sur fond de ressemblance la logique ou plutôt l'impensé de la contradiction, en quelque sorte met en spectacle sa genèse à travers la mythologie d'une arrivée première sur une terre vierge." ²⁸

Joseph Jurt

¹ *Chroniques algériennes*. Paris. Gallimard 1958, repris dans *Albert Camus, Essais*. Paris, Gallimard, 1972, p. 895 (Coll. La Pléiade).

² Séverine Labat, "Propos recueillis par Nathaniel Herzberg", *Le Monde*, 13 oct. 1995.

³ Albert Memmi, "Camus ou le colonisateur de bonne volonté", *La Nef*, n° 12, déc. 1957, p. 95-96.

-
- ⁴ Cité par après Michel Winock dans *Chronique des années soixante*. Paris, Seuil, 1987, p. 19.
- ⁵ Voir Michel Contrat/ Michel Rybalka, *Les écrits de Sartre*. Paris, Gallimard, 1980, p. 249-250.
- ⁶ Jean-Paul Sartre. *Les mots*. Paris, Gallimard, 1987, p. 22.
- ⁷ Albert Camus, *Essais*. p. 6-7.
- ⁸ Cité d'après Wolf-Dietrich Albes, *Albert Camus und der Algerienkrieg*. Tübingen, Niemeyer, 1990, p. 5.
- ⁹ Emmanuel Roblès, *Camus, frère du soleil*. Paris, Seuil, 1995, p. 84.
- ¹⁰ Cité d'après Albes, *op.cit.*, p. 6.
- ¹¹ Cité dans Albert Camus, *Essais*. p. 1882.
- ¹² *Ibidem*, p. 901, 954.
- ¹³ Jacqueline Lévi-Valensi, *Les Critiques de notre temps et Camus*. Paris, Garnier, 1971, p. 12.
- ¹⁴ Albert Camus, *Essais*. p. 942.
- ¹⁵ Albert Camus, *Carnets III*. Paris, Gallimard. 1989, p. 27-28.
- ¹⁶ *Ibidem*, p. 142.
- ¹⁷ *Ibidem*, p. 28.
- ¹⁸ Les citations suivantes renvoient à Albert Camus. *Le premier Homme*. Paris, Gallimard, 1994.
- ¹⁹ Jean Sarocchi, *Le dernier Camus ou le "Premier Homme"*. Paris, Nizet, 1995, p. 154. Voir aussi Sascha Talmor, "Albert Camus last book - *Le Premier Homme*", *History of european*. Ideas, vol. 21, N °5, sept. 1995, p. 675-687.
- ²⁰ *Ibidem*, p. 154.
- ²¹ Pierre Nora, *Les Français d'Algérie*. Paris, Juillard, 1961, p. 190.
- ²² *Ibidem*, p. 191.
- ²³ *Essais*. p. 973.
- ²⁴ Jean Sarocchi, *op.cit.*, p. 149.
- ²⁵ *Ibidem*, p. 150.
- ²⁶ *Ibidem*, p. 159.
- ²⁷ *Albert Camus, théâtre, récits, nouvelles*. Paris, Gallimard, 1967, p. 1623 (Coll. La Pléiade).
- ²⁸ Naget Khadda, "Camus et ses contemporains algériens face au référent géographique et social", in: *Dominanz und Emanzipation*. Romanisiik zwischen Nord und Süd Munster, 1995, p. 120-122.